

Le mystère des Sargasses

William Hope Hodgson



Gloubik Éditions
2021

Le texte qui suit est ma traduction de la nouvelle William Hope Hodgson initialement publiée sous le titre "*The Mystery of the Derelict*". J'ai travaillé à partir de la copie numérique du N°17 de *Avon Fantasy Reader* (1951).

Ce document vous est fourni gratuitement et ne peut-être vendu.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.



Le titre original de cette histoire était "*The Mystery of the Derelict*" et nous avons changé ce dernier mot pour éviter toute confusion avec le plus célèbre "*The Derelict*" de l'auteur. Il fut un temps où la mer des Sargasses faisait l'objet de nombreux romans et récits, et la légende du cimetière des navires perdus s'emparait de l'esprit des imaginatifs. Il ne s'agit pas ici de l'histoire de ce cimetière aquatique - qui n'existait que dans l'esprit des marins d'eau douce - mais de la véritable mer des Sargasses telle que les marins la connaissaient, une étrange zone d'algues flottantes, d'origine mystérieuse, qui a pu donner lieu à des récits de marins tels que celui-ci.¹

1 Ce texte est la présentation qui est faite de cette nouvelle dans le N°17 du *Avon fantasy Reader*.

The Mystery of the Sargasso
by *William Hope Hodgson*

Toute la nuit, le quatre-mâts Tarawak était resté immobile dans la dérive du Gulf Stream, car il avait rencontré une "zone de calme", un calme absolu qui durait depuis deux jours et deux nuits.

De tous côtés, s'il avait fait jour, on aurait pu voir des masses denses d'algues flottantes, qui couvraient l'océan jusqu'à l'horizon. Par endroits, les masses d'algues étaient si grandes qu'elles formaient de longs bancs que, à la lumière du jour, on aurait pu prendre pour des terres basses.

Sous le vent de la dunette, Duthie, l'un des mousses, s'appuyait sur le bastingage et regardait fixement la mer cachée, jusqu'à l'horizon oriental où se dessinaient les premières traînées roses et citronnées de l'aube

- de légères et délicates bandes et lavis de couleur.

Un certain temps s'était écoulé, et la surface de la mer sous le vent commença à apparaître - une grande étendue grise, tachée de bizarres et vacillantes traînées d'argent. Et partout, les taches sombres et les îlots d'algues.

Bientôt, le dôme rouge du Soleil s'avança au-dessus du bord sombre de l'horizon et, brusquement, Duthie vit quelque chose... une grande masse informe qui se trouvait à quelques milles de là, à tribord, et qui se détachait, noire et distincte, sur la masse rouge et sombre du Soleil levant.

— Quelque chose en vue à tribord. Monsieur, dit-il au second, qui était penché, en fumant, sur la rambarde de la dunette. Je n'arrive pas à voir ce que c'est.

Le second se leva de sa position, s'éti-
ra, bâilla et s'approcha du garçon.

— Où est-ce, Toby ? demanda-t-il, las,
et bâillant à nouveau.

— Là-bas, Monsieur, dit Duthie - alias
Toby - au loin, par le travers, et juste dans la
trajectoire du Soleil. Ça ressemble à une
grande péniche ou à une meule de foin.

Le second regarda dans la direction in-
diquée, et vit la chose qui rendait le garçon
perplexe, et immédiatement la fatigue dispa-
rut de ses yeux et de son visage.

— Passe-moi les jumelles de nuit, Toby,
ordonna-t-il, et le jeune garçon obéit.

Après que le second eut examiné
l'étrange objet à travers ses jumelles pen-
dant, peut-être, une minute, il les passa à
Toby, lui disant de "loucher" et de dire ce

qu'il en pensait.

— On dirait une vieille poudrière. Monsieur, s'exclama le jeune homme au bout d'un moment, et le second fit un signe d'accord à cette description.

Plus tard, lorsque le Soleil se fut quelque peu levé, ils purent étudier l'épave avec plus de précision. Il s'agissait d'un navire d'un type extrêmement ancien, sans mât, sur la coque duquel avait été construite une superstructure en forme de toit, dont ils ne pouvaient déterminer l'usage. Il se trouvait juste à l'intérieur des limites de l'un des bancs d'herbes, et tout son côté était verdâtre.

C'est sa position, à l'intérieur des algues, qui suggéra au second, perplexe, comment une embarcation aussi étrange et d'apparence peu sûre avait pu s'aventurer

aussi loin dans l'immensité de l'océan. Car, soudain, il lui vint à l'esprit qu'il n'était ni plus ni moins qu'une épave de la vaste mer des Sargasses... un navire qui avait, peut-être, été perdu pour le monde, il y a des dizaines et des dizaines d'années, peut-être des centaines. Cette suggestion toucha les pensées du second avec solennité, et il se mit à examiner l'ancienne carcasse avec un intérêt encore plus grand, et à réfléchir à toutes les années solitaires et terribles qui avaient dû passer sur elle, alors qu'elle reposait désolée et oubliée dans ce sinistre cimetière de l'océan.

Tout au long de cette journée, l'épave fut l'objet du plus vif intérêt de ceux qui se trouvaient à bord du Tarawak, et tous les verres du navire ont été utilisés pour l'examiner. Pourtant, bien qu'il ne fut pas à plus de six ou sept milles de l'épave, le capitaine re-

fusa d'écouter les suggestions du second qui voulait qu'on mette un canot à l'eau et qu'on rende visite à l'étranger ; car il était un homme prudent, et le baromètre l'avertissait qu'on pouvait s'attendre à un changement soudain du temps ; il ne voulait donc pas que quelqu'un quitta le navire pour une affaire inutile. Mais, malgré toute sa prudence, la curiosité ne lui faisait nullement défaut, et tout au long de la journée sa longue-vue, par intervalles, fut tournée vers la vieille carcasse.

Puis, vers les six coups de cloche du deuxième quart, une voile fut aperçue à l'arrière, remontant régulièrement mais lentement. À huit heures, ils purent constater qu'il s'agissait d'un petit trois-mâts barque qui apportait le vent avec lui ; ses vergues étaient au carré et chaque point était réglé. Mais la nuit avançait rapidement, et il était

presque onze heures avant que le vent n'atteignit ceux qui étaient à bord du Tarawak. Lorsqu'il arriva enfin, on entendit un léger bruissement et tremblement de la toile, et des craquements bizarres ici et là dans l'obscurité au milieu du matériel, alors que chaque partie du gréement courant et du gréement dormant subissait la tension.

Sous l'étrave et le long du bord, on entendait de légers bruits d'ondulation, tandis que le navire prenait de la vitesse. Ainsi, pendant la majeure partie de l'heure suivante, ils glissèrent sur l'eau à une vitesse inférieure à deux nœuds.

À leur tribord, ils pouvaient voir la lumière rouge du petit trois-mâts barque, qui avait emporté le vent avec elle et qui avançait lentement, étant de toute évidence mieux en mesure que le gros et lourd Tarawak de tirer parti d'une brise si légère.

Vers minuit moins le quart, juste après que le quart de relève ait été réveillé, on observa que des lumières se déplaçaient d'avant en arrière sur le petit trois-mâts barque, et à minuit, il était évident que, pour une raison ou une autre, il se laissait distancer.

Lorsque le second arriva sur le pont pour prendre la relève du lieutenant, ce dernier l'informa de la possibilité que quelque chose d'inhabituel se soit produit à bord du trois-mâts barque, en lui parlant des lumières sur le pont², et comment, dans le dernier quart d'heure, il avait commencé à se laisser distancer.

Après avoir entendu le récit du lieutenant, le second envoya l'un des mousses

2 Les lumières nues ne sont jamais autorisées sur le pont la nuit, car elles risquent d'aveugler la vue de l'officier de quart. — W. H. H.

chercher sa lunette de nuit et, quand on la lui apporta, il étudia l'autre navire attentivement, c'est-à-dire aussi bien qu'il le put dans l'obscurité ; car, même à travers les jumelles de nuit, il n'apparaissait qu'une forme vague, surmontée des trois tours sombres de ses mâts et de ses voiles.

Soudain, le second poussa une vive exclamation ; car, au-delà du trois-mâts barque, quelque chose d'autre apparaissait faiblement dans le champ de vision. Il l'étudia avec beaucoup d'attention, ignorant pour l'instant les questions du lieutenant sur ce qui l'avait amené à s'exclamer.

Tout à coup, il dit, avec une petite note d'excitation dans la voix ;

— L'épave ! Le trois-mâts barque s'est enfoncée dans les algues qui est autour de ce vieux rafiote !

Le lieutenant émit un murmure d'assentiment surpris, et tapa sur le bastingage.

— C'est ça ! dit-il. C'est pour ça qu'on le dépasse. Et ça explique les lumières. S'ils ne sont pas rapides dans les algues, ils ont sans doute foncé sur cette fichue épave !

— Une chose est sûre, dit le second, en baissant ses jumelles et en commençant à tâtonner pour trouver sa pipe, il n'aura pas fait assez de route au milieu de ce fouillis pour faire beaucoup de dégâts.

Le lieutenant, qui regardait toujours à travers ses jumelles, murmura une vague approbation et continua à regarder. Le second, quant à lui, remplit et alluma sa pipe, faisant remarquer entre-temps au lieutenant, qui n'entendit pas, que la brise légère était en train de tomber.

Soudain, le lieutenant attira l'attention

de son supérieur et, au même instant, le vent faiblissant s'éteignit complètement, les voiles sont retombées, avec de petits bruissements et des battements de la toile affaissée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le second, en levant ses jumelles.

— Il y a quelque chose de bizarre qui se passe là-bas, dit le lieutenant. Regardez les lumières qui bougent, et... Vous avez vu ça ?

La dernière partie de sa remarque est sortie rapidement, comme un cri.

— Quoi ? demande le second, le regard fixe.

— Ils tirent, répondit le lieutenant. Regardez ! Encore une fois !

— Sottises ! dit le second, un mélange d'incrédulité et de doute dans la voix.

Avec la chute du vent, un grand silence s'était installé sur la mer. Puis, brusquement, de l'autre côté de l'eau, retentit le bruit sourd et lointain d'une arme à feu, suivi presque instantanément de plusieurs petits bruits, mais très nets, tels le claquement d'un fouet dans l'obscurité.

— Bon sang ! s'écrie le second, je crois que vous avez raison. Il s'arrêta et regarda fixement.

— Là ! dit-il. J'ai vu les éclairs. Ils tirent depuis la dunette, je crois... Je dois appeler le Vieux.

Il se retourna et courut en toute hâte dans le carré, frappa à la porte de la cabine du capitaine et entra. Il alluma la lampe et, secouant son supérieur pour le réveiller, lui raconta ce qu'il croyait être en train de se passer à bord du trois-mâts barque :

— C'est une mutinerie. Monsieur, ils tirent depuis la dunette. Nous devrions faire quelque chose...

Le second dit beaucoup de choses, à perdre haleine, car c'était un jeune homme, mais le capitaine l'arrêta d'une main calmement levée.

— Je vous rejoins dans une minute, M. Johnson, dit-il, et le second saisit l'allusion et se précipita sur le pont.

Avant même que la minute ne se soit écoulée, le capitaine fut sur la dunette et regarda à travers ses jumelles de nuit le trois-mâts barque et l'épave. Pourtant, à bord du trois-mâts, les lumières avaient disparu, et on ne voyait plus les éclairs des armes à feu... seule subsistait la lueur rouge, terne et constante, du feu de côté bâbord, et, derrière lui, les jumelles de nuit montraient la

silhouette ombragée du navire.

Le capitaine posa des questions aux officiers de pont, leur demandant des détails supplémentaires.

— Tout s'est arrêté pendant que le second vous appelait. Monsieur, a expliqué le lieutenant. Nous pouvions entendre les coups de feu assez clairement.

— Ils semblaient utiliser un pistolet en plus de leurs revolvers, a interjeté le second, sans cesser de fixer l'obscurité.

Pendant un moment, tous trois continuèrent à discuter de la question, tandis que sur le pont principal, les deux quarts s'agglutinaient le long de la rambarde de tribord, et un faible bourdonnement s'élevait de l'avant à l'arrière.

Finalement, le capitaine et les officiers

de pont prirent une décision. S'il y avait eu une mutinerie, elle avait été menée à son terme, quelle que soit cette conclusion, et aucune intervention de la part de ceux qui se trouvaient à bord du Tarawak, à ce moment-là, ne serait susceptible de faire du bien. Ils étaient dans l'ignorance la plus totale - à plus d'un titre - et, pour ce qu'ils savaient, il n'y avait peut-être même pas eu de mutinerie. S'il y avait eu une mutinerie, et que les mutins avaient gagné, alors ils avaient fait le plus dur ; tandis que si les officiers avaient gagné, tant mieux. Ils avaient réussi à le faire sans aide. Bien sûr, si le Tarawak avait été un vaisseau de guerre avec un équipage nombreux, capable de maîtriser n'importe quelle situation, il aurait été simple d'envoyer l'équipage d'un bateau puissant et armé pour enquêter ; mais comme il s'agissait d'un simple navire marchand, avec un équipage réduit, comme c'est la mode aujour-

d'hui, ils devaient y aller prudemment. Ils attendraient le matin, et feraient signe. Dans quelques heures, il ferait jour. Ils se laisseraient alors guider par les circonstances.

Le second marcha jusqu'à la dunette et cria aux hommes :

— Maintenant, mes gars, vous feriez mieux de vous coucher, le quart en bas, et de dormir ; nous pourrions avoir besoin de vous à cinq heures.

Il y eut un chœur de "I, I. Monsieur", et certains des hommes commencèrent à se diriger vers le gaillard d'avant, mais d'autres du quart en dessous restèrent, leur curiosité l'emportant sur leur désir de dormir.

Sur la dunette, les trois officiers se penchèrent sur la rambarde de tribord, bavardant de façon désordonnée, en attendant l'aube. À une certaine distance, traînait Du-

thie, qui, en tant que novice le plus âgé et qui n'avait pas encore fait son temps, s'était vu confier le poste de troisième lieutenant par intérim.

Bientôt, le ciel à tribord commença à s'éclairer avec l'arrivée solennelle de l'aube. Cette lumière grandissait et se renforçait, et les yeux de ceux qui se trouvaient dans le Tarawak scrutaient avec de plus en plus d'attention cette partie de l'horizon où apparaissait la lueur rouge et décroissante du feu de côté du trois-mâts barque.

Puis, dans ce moment où le monde entier est rempli du silence de l'aube, quelque chose passa au-dessus de la mer tranquille, venant de l'Est, un bruit très faible, très long, cri ou sifflement. On aurait presque pu croire que c'était le bruit d'un petit vent qui se promenait sur la mer depuis l'aube, un tourbillon fantomatique, si atténué et si in-

saisissable ; mais il y avait en lui une note étrange, presque menaçante, qui disait aux trois personnes sur la dunette que ce n'était pas un vent qui faisait un bruit aussi sinistre et inhumain.

Le bruit cessa, s'éteignant dans un cri indéfini, semblable à celui des moustiques, lointain, vague et minutieusement strident. Et le silence se fit à nouveau.

— J'ai entendu cela, la nuit dernière, quand ils ont tiré, dit le lieutenant, parlant très lentement et regardant d'abord le capitaine, puis le second. C'était pendant que vous étiez en bas, en train d'appeler le capitaine, ajouta-t-il.

— Chut ! dit le second en levant une main d'avertissement, mais bien qu'ils aient écouté, aucun autre son ne se fit entendre. Ils se mirent donc à poser des questions dé-

cousues et à deviner leurs réponses, comme le font les hommes perplexes. Et de temps en temps, ils examinaient le trois-mâts barque à travers leurs jumelles, mais sans rien découvrir d'important, sauf que, lorsque la lumière devenant plus forte, ils s'aperçurent que son beaupré avait heurté la superstructure de l'épave, y creusant une brèche considérable.

Puis, lorsque le jour fut suffisamment avancé, le second cria au troisième de prendre deux ou trois mousses et de leur passer les drapeaux de signalisation et le livre de code. Ce fut fait, et une mise à l'eau fut effectuée ; mais ceux qui se trouvaient dans le trois-mâts barque n'y prêtèrent pas la moindre attention, de sorte que finalement le capitaine leur demanda de replier les drapeaux et de les remiser dans le casier.

Après cela, il descendit pour consulter

le baromètre, et quand il réapparut, lui et les officiers de pont eurent une courte discussion, après quoi, l'ordre fut donné de mettre à l'eau le canot de sauvetage de tribord. En une demi-heure, ils y parvinrent et, après cela, six des hommes et deux des mousses reçurent l'ordre d'y monter.

Ensuite, une demi-douzaine de fusils furent passés, avec des munitions, et le même nombre de coutelas. Ils furent tous répartis entre les hommes, au grand dégoût des deux mousses, qui étaient mécontents de ne pas être pris en compte ; mais leurs sentiments changèrent lorsque le second descendit dans le bateau et leur remit à chacun un revolver chargé, en les avertissant toutefois de ne pas faire de "tours de singe" avec les armes.

Au moment où le canot était sur le point de partir, Duthie, l'aîné des mousses,

descendit en trombe l'échelle latérale et sauta sur le banc arrière. Il s'assit, posa le fusil qu'il avait apporté dans l'étrave, puis le bateau appareilla pour le trois-mâts barque.

Ils étaient maintenant dix dans le canot, et tous bien armés, de sorte que le second avait un certain sentiment de sécurité, pensant que nous serions capables de faire face à toute situation susceptible de se produire.

Au bout d'une heure de travail acharné, le lourd canot était amené à environ deux cents mètres du trois-mâts barque, et le second demanda aux hommes de se coucher sur leurs rames pendant une minute. Puis il se leva et appela les gens du trois-mâts barque ; mais bien qu'il ait répété "Ohé du bateau !" plusieurs fois, il n'y eut aucune réponse.

Il s'assit et fit signe aux hommes de reprendre la nage, rapprochant ainsi le canot d'une centaine de mètres supplémentaires du trois-mâts barque. Là, il héla de nouveau ; mais ne recevant toujours pas de réponse, il se baissa pour prendre ses jumelles, et regarda pendant un moment les deux navires - la vieille épave, et le voilier moderne.

Ce dernier s'était jeté sur les algues, sa poupe se trouvant à une vingtaine de mètres du bord de la rive. Son mât de beau-pré, comme je l'ai déjà mentionné, avait percé la superstructure tachetée de vert de l'épave, de sorte que son étrave en touchait presque la coque.

Il était maintenant facile de voir que celle-ci était en effet un très ancien navire, car à cette distance, le second pouvait distinguer ce qui était de la coque et ce qui était de la superstructure. Sa poupe s'élevait à

une hauteur considérable au-dessus de son étrave, et possédait des galeries, faisant le tour de la dunette. Dans les cadres des fenêtres, il restait encore un peu de verre ; mais d'autres étaient solidement obturées, et certaines avaient disparu, cadres et tout, laissant des trous sombres dans la poupe. Et partout poussait une végétation verte et humide qui donnait à celui qui la regardait un étrange sentiment de répulsion. En effet, il y avait quelque chose dans l'ensemble de l'ancien vaisseau qui répugnait d'une manière curieuse - quelque chose d'insaisissable - un éloignement de l'humanité qui était vaguement abominable.

Le second posa ses jumelles et sortit son revolver, et, à ce geste, chacun dans le bateau jeta un coup d'œil instinctif à sa propre arme.

Puis il leur cria d'ouvrir un passage en

mettant le cap sur les algues. Le bateau les heurta, avec une sorte de bruit sourd, puis ils avancèrent lentement, mètre par mètre, mais avec un effort considérable.

Ils atteignirent la dunette du trois-mâts barque, et le second tendit la main pour obtenir une rame. Avec celle-ci, il s'appuya sur le flanc du navire, et un instant plus tard, il s'y hissa rapidement. Il s'agrippa à la rambarde et se hissa à bord, et, après un rapide coup d'œil de l'avant à l'arrière, saisit la lame de l'aviron pour le stabiliser et demanda aux autres de le suivre aussi vite que possible. Ce qu'ils firent, le dernier homme remontant l'amarre avec lui et la fixant à un taquet.

Commença alors une fouille rapide du navire. À plusieurs endroits du pont principal, ils trouvèrent des lampes cassées, et à l'arrière de la dunette, un fusil de chasse,

trois revolvers et plusieurs barres de cabestan qui traînaient là. Mais bien qu'ils aient fouillé dans tous les coins possibles, soulevé les écoutilles et examiné la cambuse, ils n'ont trouvé aucune créature humaine. Le trois-mâts barque était absolument déserte.

Après une première recherche rapide, le second rassembla ses hommes, car il y avait un sentiment désagréable de danger dans l'air, et il estima qu'il serait préférable de ne pas traîner. Puis, il prit la tête de l'opération et monta sur le gaillard d'avant. Là, trouvant la lumière latérale de bâbord toujours en train de brûler, machinalement, il souleva la lampe, l'ouvrit, et souffla la flamme, puis la remplaça sur son support.

Après cela, il grimpa sur l'étrave puis sur le beaupré, faisant signe aux autres de le suivre. Ce qu'ils firent, sans dire un mot et en tenant tous leurs armes à la main, car

chacun sentait l'oppression de l'Incompréhensible autour d'eux.

Le second atteignit le trou dans la grande superstructure et y pénétra, les autres le suivirent. Ils se trouvèrent dans ce qui ressemblait à une grande et lugubre caverne, dont le sol était le pont d'un ancien vaisseau. La superstructure, vue de l'intérieur, était une œuvre merveilleuse, magnifiquement étayée et fixée, de sorte qu'à une certaine époque, elle devait posséder une force immense, mais à présent, elle était toute pourrie et présentait de nombreuses fissures et déchirures. À un endroit, près du centre, au milieu du navire, il y avait une sorte de plate-forme surélevée qui, selon le second, devait servir de "vigie", mais il ne pouvait imaginer la raison de cette prodigieuse installation.

Après avoir fouillé les ponts de cette

embarcation, il s'apprêtait à descendre, quand, soudain, Duthie l'attrapa par la manche et lui chuchota, tendu, d'écouter. Il s'exécuta et entendit la chose qui avait attiré l'attention du jeune homme. C'était un gémissement grave et continu qui s'élevait de la coque sombre sous leurs pieds, et, brusquement, le second se rendit compte qu'il y avait dans l'air une odeur animale extrêmement désagréable. Il l'avait remarqué, de façon inconsciente, en entrant par la déchirure, mais maintenant, soudainement, il en était conscient.

Alors qu'il se tenait là, hésitant, le gémissement s'éleva d'un seul coup en un cri strident qui remplit tout l'espace dans lequel ils étaient enfermés, d'une clameur affreuse, inhumaine et menaçante. Le second se retourna et cria à tue-tête aux autres de se replier vers le trois-mâts barque, et lui-même,

après avoir jeté un autre rapide coup d'œil nerveux autour de lui, se précipita vers l'endroit où l'extrémité du beaupré du trois-mâts barque faisait saillie à travers les ponts.

Il attendit, avec une impatience tendue, en jetant des coups d'œil derrière lui, que tous aient quitté l'épave, puis il s'élança rapidement sur l'espar qui leur servait de pont vers l'autre navire. Alors même qu'il faisait cela, le crissement s'éteignit en un minuscule son strident et gazouillant, ce qui l'obligea à jeter un coup d'œil en arrière, car la soudaineté du silence était aussi efficace que s'il s'agissait d'un bruit fort. Ce qu'il vit lui parut, en ce premier instant, si incroyable et si monstrueux qu'il fut presque trop secoué pour crier. Puis il éleva la voix pour lancer un cri d'avertissement aux hommes, et une frénésie d'empressement le secoua dans toutes ses fibres, tandis qu'il se précipitait

vers le trois-mâts barque, criant sans cesse aux hommes de monter dans le canot.

Car dans ce regard en arrière, il avait vu les ponts entiers de l'épave en mouvement avec des êtres vivants... des rats géants, des milliers et des dizaines de milliers d'entre eux ; et ainsi, en un éclair, il avait compris la disparition de l'équipage du trois-mâts barque.

Il avait atteint la tête du gaillard maintenant, et courait vers les marches, et derrière lui, noircissant toute la longueur oblique du beaupré, se trouvaient les rats, courant après lui. Il fit un bond vers le pont principal, et courut. Derrière, on entendait un étrange bruit de pas innombrables, qui se précipitaient sur lui. Il atteignit les marches de la dunette, et comme il s'y élançait, il sentit une morsure sauvage sur son mollet gauche. Il était maintenant sur la dunette, et

courait en titubant.

Une vingtaine de grands rats bondissaient autour de lui, et une demi-douzaine s'accrochaient sinistrement à son dos, tandis que celui qui avait agrippé son mollet se balançait follement d'un côté à l'autre tandis qu'il courait. Il atteignit la balustrade, s'y agrippa et sauta par-dessus pour tomber dans les algues.

Les autres étaient déjà dans le canot, et des mains et des bras puissants le hissèrent à bord, tandis que les autres membres de l'équipage réussissaient à éloigner leur petite embarcation du navire. Les rats s'accrochaient toujours au second, mais quelques coups de coutelas le libérèrent de son fardeau meurtrier. Au-dessus d'eux, des milliers de rats couraient, rendant les rambarde et le demi-cercle de la dunette noirs et vivants.

Le bateau était maintenant à environ une longueur d'aviron du trois-mâts barque, et, soudain, Duthie cria qu'ils arrivaient. Au même instant, près d'une centaine des plus gros rats se lancèrent sur le canot. La plupart tombèrent dans les algues, mais plus d'une vingtaine d'entre eux l'atteignirent et se jetèrent sauvagement sur les hommes, et il y eut une minute de taillades et de coups violents avant que les brutes ne soient détruites.

Une fois de plus, les hommes reprirent leur tâche de se frayer un chemin à travers les herbiers et, en une minute ou deux, ils s'étaient approchés à quelques brasses du bord, travaillant désespérément. Puis une nouvelle terreur s'abattit sur eux. Les rats qui avaient raté leur saut étaient maintenant tout autour du bateau, et sautaient dans les algues, grimpant sur les avirons et les bor-

dées, et, une fois à bord, chacun alla droit sur l'un des membres de l'équipage. Ils furent tous mordus à sang en une vingtaine d'endroits.

Il s'ensuivit un combat bref mais désespéré, puis, lorsque les dernières bêtes eurent été tailladées, les hommes se remirent à la tâche de dégager le bateau des algues.

Une minute passa, et ils étaient presque au bord, quand Duthie leur cria de regarder ; et à ce moment-là, tous se retournèrent pour regarder le trois-mâts barque, et découvrirent la chose qui avait fait crier le mousse ; car les rats sautaient dans les algues en multitudes noires, faisant frémir les grandes frondes d'algue, alors qu'ils se jetaient dans la direction du bateau. En un laps de temps incroyablement court, toutes les algues entre le canot et le trois-mâts barque fut envahie par ces petits monstres

qui arrivaient à une vitesse vertigineuse.

Le second poussa un cri et, arrachant une rame à l'un des hommes, sauta à l'arrière du bateau et commença à frapper les algues avec, tandis que les autres se démenaient pour arracher le bateau à la mer. Cependant, malgré leurs efforts fous et les coups mortels de la grande rame de quatorze pieds du second, la masse noire et vivante était tout autour du bateau et se précipitait à bord par dizaines avant qu'il ne soit libéré des algues. Alors que le bateau s'enfonçait dans l'eau claire, le second poussa un grand juron et, lâchant sa rame, commença à arracher les bêtes de son corps à mains nues pour les jeter à la mer. Cependant, à peine s'est-il libéré que d'autres se jetaient sur lui, de sorte qu'en une minute il aurait pu être renversé, car le bateau était vivant et grouillait de vermines, mais certains des

hommes se sont mis au travail avec leurs coutelas et ont littéralement mis les bêtes en pièces, en tuant parfois plusieurs d'un seul coup. C'est ainsi qu'au bout d'un moment, le bateau fut à nouveau libéré, bien que les hommes qui le manœuvraient fussent cruellement blessés et effrayés.

Le second lui-même prit un aviron, comme tous ceux qui en étaient capables. Et c'est ainsi qu'ils s'éloignèrent lentement et péniblement de cette épave détestable, dont l'équipage de monstres, même à ce moment-là, faisait vibrer les algues d'une vie hideuse.

Le Tarawak leur envoyait des signaux pressants pour qu'ils se hâtent ; Le second savait que la tempête que le capitaine craignait devait s'abattre sur le navire, et il incita chacun à redoubler d'efforts, jusqu'à ce qu'enfin, ils se retrouvent à l'ombre de leur propre navire, le cœur reconnaissant, et le

corps en sang, fatigués et faibles.

Lentement et péniblement, l'équipage du bateau se hissa sur l'échelle de coupée, et le canot fut remonté à bord ; mais ils n'eurent pas le temps de raconter leur histoire, car la tempête était sur eux.

Elle arriva une demi-heure plus tard, balayant dans un nuage de fureur blanche venant de l'Est, et effaçant tous les vestiges de la mystérieuse épave et du trois-mâts barque qui avait été sa victime. Et après cela, pendant un jour et une nuit épuisants, ils luttèrent contre la tempête. Lorsqu'elle fut passée, on ne vit plus rien des deux navires ni des algues qui avait parsemé la mer, car ils avaient été emportés à plusieurs dizaines de lieues à l'ouest de l'endroit, et n'avaient donc plus aucune chance - ni, je pense, aucune envie - d'approfondir le mystère de cette vieille épave étrange d'un

temps passé, et de sa population de rats.

Pourtant, cette histoire a été racontée à maintes reprises, et de nombreuses conjectures ont été émises sur la façon dont cet ancien vaisseau s'est retrouvé sur l'océan. Certains ont suggéré - et j'ai même osé le présenter comme un fait - qu'il avait dû dériver de la solitaire mer des Sargasses. Et, en vérité, je ne peux que penser que c'est la supposition la plus raisonnable. Pourtant, en ce qui concerne les rats qui, de toute évidence, vivaient à son bord, je n'ai aucune explication raisonnable à offrir. Je ne saurais dire s'il s'agit de véritables rats de mer ou d'une espèce que l'on trouve dans les plaines et les îlots de la mer des Sargasses, hantés par les algues. Il se peut qu'ils soient les descendants de rats qui vivaient dans des navires perdus depuis des siècles dans cette mer d'algues, et qui ont appris à y vivre, formant

une nouvelle espèce et développant de nouveaux pouvoirs et instincts. Mais je ne peux pas le dire, car je parle sans aucune autorité et je ne fais que raconter cette histoire telle qu'elle était racontée dans le gaillard d'un grand nombre de voiliers d'antan - cet endroit sombre et souillé de saumure où les jeunes hommes apprennent quelque peu les mystères de la mer si... mystérieuse.